Carte Blanche à

Tanella BONI

26 octobre 2013 au 30 mars 2014

Muséum de La Rochelle - 2013

En couverture :
Akua ba, statuette de fécondité, l'une des plus populaires dans l'univers akan (Ghana, Côte d'Ivoire) est, aujourd'hui, reproduite en séries, en or ou en argent, par des bijoutiers et portée comme pendentif ou boucles d'oreille. À l'origine de la statuette, un mythe raconte qu'une jeune femme nommée Akua ne pouvait pas avoir d'enfant (ba). Un devin lui conseilla de porter (sur le dos) une statuette en lieu et place de l'enfant désiré. Et elle donna effectivement naissance à une fille. La statuette, plus ou moins stylisée, a une tête ronde et plate, un cou strié (signe de beauté), des bras en croix et un tronc droit. Elle incarne la féminité.

Directrice de publication : Elise Patole Edoumba - Textes : Tanella Boni
Documents : Fonds de la Bibliothèque scientifique du Muséum de la Rochelle
Conception graphique : J.L. Rémy - Photos : Romain Vincent - Jacques Veckemans - Jean-Louis Rémy
Impression : imprimairie VLR - Tirage limité à 1000 exemplaires - Décembre 2013

Carte blanche à Tanella Boni

Le féminin et la féminité dans les collections du muséum

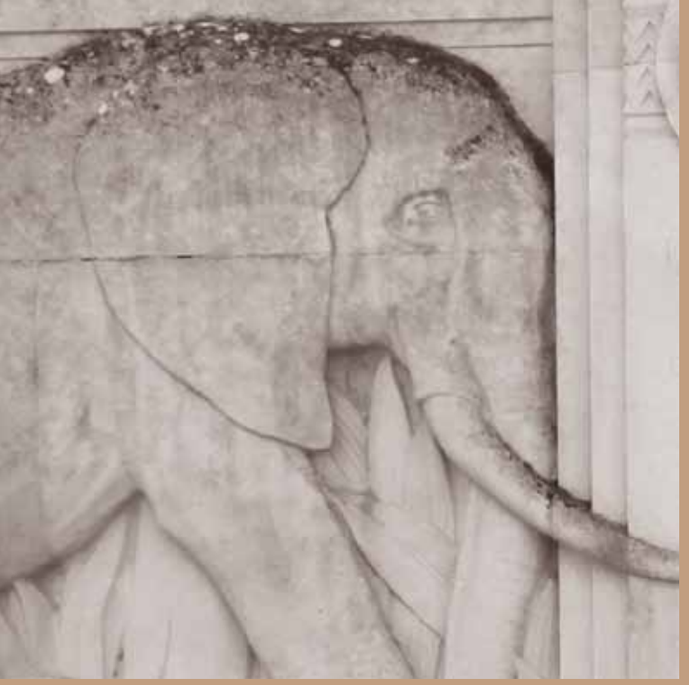
La diversité des collections du muséum reflète l'histoire naturelle et culturelle du territoire local. Les spécimens collectés au cours des siècles rendent compte de l'évolution géologique et biologique d'un espace situé entre Loire et Gironde. Les objets d'Afrique, des Amériques et d'Océanie témoignent quant à eux de l'attrait déjà ancien que La Rochelle a eu pour des Ailleurs vécus ou fantasmés.

Ce prestigieux héritage culturel nous rappelle néanmoins qu'il s'agit d'un patrimoine partagé. Chaque objet révèle des hommes et des femmes, des cultures et des histoires singulières qu'ethnologues et historiens d'art entendent exhumer. Ces reconstitutions muséales sont bien souvent des monologues d'Occidentaux.

Le muséum est une promesse de voyage dans le temps et dans l'espace ; il est aussi une aventure poétique. Il ambitionne d'être un lieu d'échanges et de rencontres où la polyphonie des discours, le croisement des regards sur des collections, invitent à découvrir cet Autre irréductible et les mystères de l'humain.

Tanella Boni a accepté d'inaugurer la formule de la Carte blanche qui propose à une personnalité du monde des Lettres, des Arts ou des Sciences, de sélectionner des objets autour d'une thématique et de rédiger des cartels explicatifs. Romancière et philosophe ivoirienne, Tanella Boni nous livre le regard d'une femme, africaine, d'aujourd'hui, sur une série d'objets regroupés autour de la thématique du féminin. Sa sélection nous dévoile, avec la nuance de ce qui peut être divulgué, la version féminine d'un patrimoine façonné puis collecté majoritairement par des hommes. La description de ces pièces exilées, dont certaines lui sont si familières, et l'analyse des portraits photographiques, nous entrainent sous sa plume, dans un mouvement réflexif où l'observé du 19è siècle et début du 20è siècle, simple objet d'étude, devient acteur et observateur de ce qui se joue. Les visages de ces femmes éthiques et non plus esthétiques « qui nous regardent » seraient-elles ainsi l'expression ultime de l'altérité levinassienne qui nous renvoie à notre responsabilité ? Au-delà de la thématique imposée, la qualité du parcours que nous propose l'auteur entre en résonnance avec l'histoire commune de La Rochelle et de la Côte d'Ivoire dont témoigne le célèbre monument aux éléphants de la place de Verdun. Que cette première carte blanche irrigue la promesse de voyage poétique et de rencontres dont le muséum voudrait être le vecteur.

Elise Patole-Edoumba
Conservateur du patrimoine
Directrice du Muséum d'histoire naturelle



En juin 2013, je visitais pour la première fois le Muséum. Je sais que la propagande coloniale a fait son temps. Mais que reste-t-il de la quête de l'ailleurs et de la conquête « civilisatrice » des siècles passés? Quelle(s) mémoire(s)? Peut-être une histoire où s'inscrivent des expressions culturelles conservées en partie au Muséum d'Histoire Naturelle de La Rochelle. Les photos parlent du regard oblique sur l'autre culture.

Pour ouvrir la carte blanche sous le signe des féminités, je choisirai d'abord quelques photos.

Les objets que je découvre, exposés ou cachés dans les réserves du Muséum, sont des trésors qui ont traversé le temps et l'espace sous le regard curieux ou suspicieux de voyageurs, colons ou experts en « arts nègres ». Leurs secrets et mystères m'accrochent, me fascinent. Et j'ignore si je peux en dire quelques mots ou s'ils m'ordonnent de garder le silence.

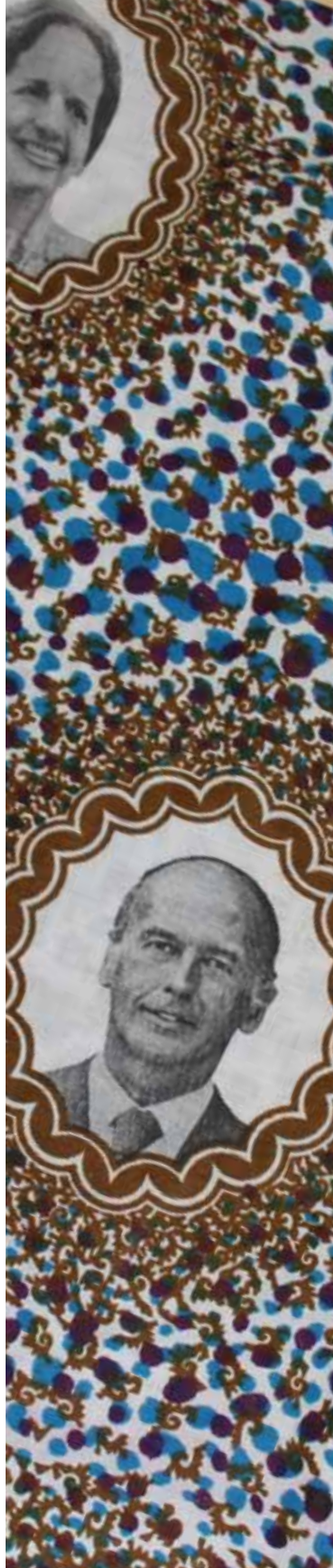
Ce sont des parures, des bijoux, des statuettes sacrées, des objets usuels ramenés de missions coloniales ou de voyages privés : donnés, achetés ou échangés. Ici, il n'y a pas de féminités sans masculinités. Toute féminité établit la relation avec son autre, car c'est de l'humain qu'il s'agit, de sa place dans le monde social et cosmique.

Énigmatiques ou si familiers, un mortier et son pilon, un balafon, un bracelet en ivoire ou un pagne me rappellent bien des souvenirs. Ils préservent des traces d'énergie en partie perdue, car la traversée d'un continent à l'autre est toujours périlleuse.

Si vivants à mes yeux, ils sont en mouvement, rythmés par une musique intérieure qui transparaît dans les formes où rien n'est laissé au hasard. Ils témoignent de la vie familiale, sociale, spirituelle et parfois politique des lieux qu'ils portent…

Tanella Boni

Le pagne est langage et raconte une histoire. Le 11 janvier 1978, Valéry Giscard D'Estaing arrivait en Côte d'Ivoire, pour une visite d'État de cinq jours. Une foule en liesse l'accueillit avec tam-tam, danses et grelots et mille akwaba (bienvenue). Ce pagne de bienvenue, confectionné pour l'occasion et porté par la foule, symbolise cet accueil triomphal. En médaillon : l'effigie de Monsieur et Madame Giscard sur fond blanc. Sur le reste du pagne, entre deux images, apparaissent de petits motifs en bleu et marron. Une étape importante dans les relations franco-ivoiriennes à l'époque du slogan : « l'Afrique aux Africains ». Lors de cette visite, le boulevard qui mène à l'aéroport d'Abidjan devint : « Boulevard Giscard D'Estaing ».

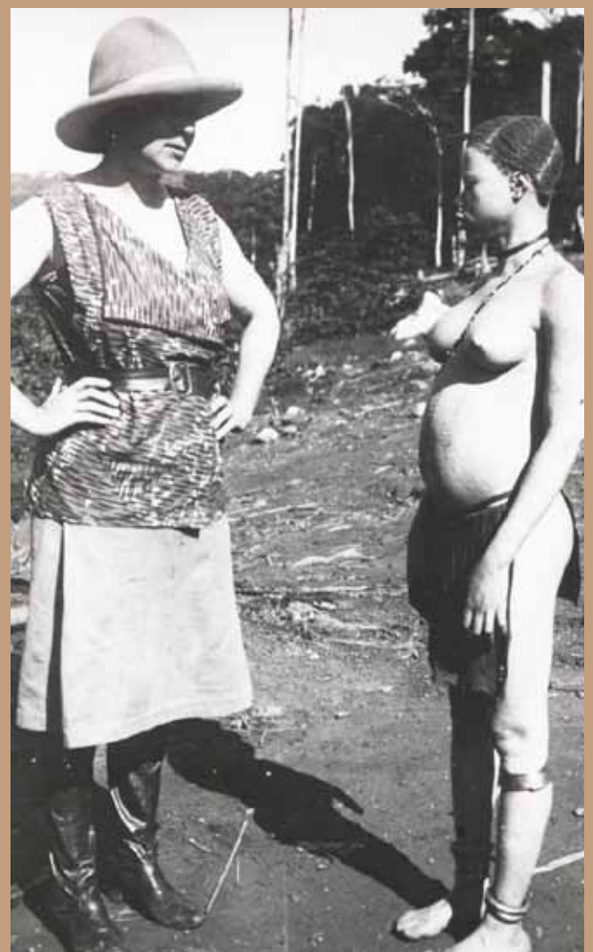


Histoires de regards et de rencontres manqués

Les Africaines posent avec dignité sur ces photographies coloniales. Mise en scène de façon « naturelle », leur image est captée puis classée selon des types plus ou moins imaginaires. Même des peintres comme Picasso se sont intéressés à l'image des Africaines.

Ici, quelles différences et quelles ressemblances entre femmes foula, soussou, bornouane?

Elles sont de leur temps et de leur pays. Chaque femme est unique en son genre. Mais les parures et les coiffures, de même que la manière de porter les bébés les rassemblent. Parfois, la vulnérabilité de leur être apparaît sur leur visage. Des exceptions confirment la règle de la classification selon des types ou des « races » (comme cela se disait). La photo de Madame Petit-Renaud en compagnie d'une jeune femme albinos est éloquente à ce sujet.

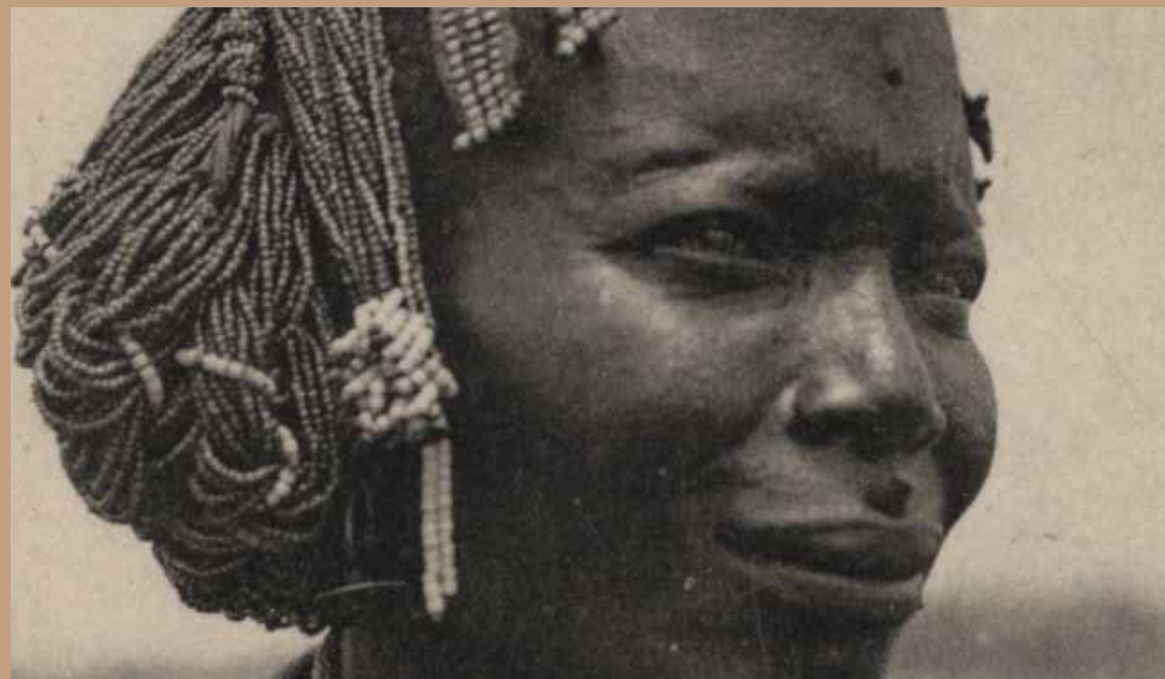


Madame Petit-Renaud et la femme albinos Sur la mythologie des albinos, humains parfois sacrifiés, il y aurait beaucoup à dire. Madame Petit-Renaud rencontre, à l'emplacement d'une forêt primaire détruite (on aperçoit, à l'arrière-plan, un reste de forêt) une jeune femme « blanche » aux traits « négroïdes ». Elles sont parées de leurs attributs ordinaires : casque colonial au féminin, habits et bottes d'un côté et, de l'autre, pieds nus, corps paré et coiffure reconnaissable qui relie l'Afrique et ses diasporas. Tresses plates : manière séculaire de prendre soin des cheveux crépus. Et mon regard repère le bijou qui participe de la beauté du genou et de la jambe. Ce bijou qui n'a pas d'âge.

Les légendes des photos sont parlantes.
Elles racontent les voyages du regard de l'autre.
On oublie les brassages, les rencontres, les métissages.
Enfermer chaque femme dans une « case » pour mieux
la figer et la conquérir ?

C'est le risque de toute taxinomie. Un peuple (foula), un royaume florissant jusqu'en 1900 (Bornou), un autre peuple (Banzyri) et une ville (Bangui), parties intégrantes de l'empire coloniale français à la fin du 19ème siècle, servent de critères de classification.

De la Guinée-Conakry à la République Centrafricaine,
il n'y a pas de cultures isolées, mais une diversité de cultures qui, parfois,
se rencontrent et cohabitent sur les mêmes territoires où vivent ces femmes qui savent déjà que « l'autre venu de loin » existe.



Coiffure foula
Œuvre d'art indémodable dont des variantes sont encore réalisées en Guinée et partout où vivent des femmes peules. Celle que l'on voit sur la photo est divisée en trois parties dont la première, la plus imposante, est une masse qui contient un objet de forme oblongue finement recouverte de cheveux tressés sur le rebord supérieur. Deuxième partie : les cheveux sont rassemblés en un chignon paré de petites lamelles rondes qui retombent de part et d'autre de la tête. La troisième partie, arrondie sur la nuque, contient un objet plus ou moins souple également recouvert de cheveux. Tresses visibles, plaquées sur le crâne de manière symétrique. Puis des lanières qui fixent toute la composition.

Dextérité et patience sont des vertus cardinales de la coiffeuse qui compose ce rythme singulier.

Élégante de Bangui
Elle est parée et coiffée pour la circonstance. Dans ses cheveux touffus, elle porte sans doute des accessoires de fête. Je me demande pour qui elle est « élégante ». Pour le regard de l'autre ou pour elle–même ? Ses yeux, expressifs, regardent le monde.

Femme Bornouane : fière, battante, digne. Cette dignité transparaît dans le regard et le port de la tête. Le buste est figé mais l'esprit est en mouvement. Elle porte, inscrite sur le visage, sa carte d'identité : des scarifications.

Les fillettes malinkés posent elles aussi pour le regard. Je me sens trop proche d'elles pour voir ce qu'elles ont de spécifique. Sans doute les colliers, même si je n'en suis pas si sûre. C'est une photo d'hier. Et, aujourd'hui, je pourrais rencontrer des filles qui leur ressemblent et qui ne sont pas « malinkés ». Pagnes identiques, immobiles. Ce que le photographe ne peut capter : leurs pensées et émotions à ce moment-là.

La « femme soussou » (Guinée) et sa fille posent pour le regard du photographe, dans un cadre bucolique : sur l'herbe verdoyante avec un jeune palmier comme décor à l'arrière-plan. Colliers (verroterie ou perles anciennes ?) de mère en fille et bracelets ne quittent pas les poignets. Ici, l'habit et la coiffure font sans doute partie de la mise en scène, de même que la position des mains.

Femme à la daba (Guinée)
Devant certaines images, le temps s'arrête. Pourtant il ne s'arrête jamais, parce qu'il n' y a pas d'Afrique éternelle. C'est une illusion. La daba, instrument rudimentaire de labour, utilisé depuis la nuit des temps, existe encore, sous diverses formes. Sur cette photo, au premier plan, une femme habillée, parée, coiffée. Portant son bébé au dos, exhibant une daba au long manche avec une lame modeste : outil, utilisé par les femmes, entre autres pour les cultures maraîchères. À l'arrière-plan, d'autres femmes. Le travail se fait en groupe.

"En voyant ce mortier et son pilon, je pense aux aires de pilage dans quelques villages d'Afrique de l'Ouest. Piler (mil, maïs, riz etc.) peut ne pas être un travail solitaire mais celui d'un duo ou d'un trio qui rivalise de dextérité avec deux ou trois pilons dans un même mortier. Et les pilons tambourinent contre les parois du mortier et rythment les chants qui accompagnent en musique ou en paroles le travail harassant du pilage. Dans les villes, ces scènes ont tendance à disparaitre. Mais des pilons et des mortiers, il y en a de toutes tailles et pour tous les usages. Petit mortier à épices et condiments ; mortier moyen pour le plat quotidien d'igname, de manioc ou de plantain pilé ; ou grand mortier. Et toute femme sait que le pilon est aussi la première arme de défense à portée de main."

Scène de village
Le photographe capte un instant de vie dans un village d'Afrique de l'Ouest (Guinée ?). Entre les cases, un arbre majestueux, un fromager ou kapokier (Ceiba pentandra), arbre sacré. Femmes habillées de pagnes qui ne couvrent pas leurs seins. Elles oublient le photographe, vaquent à leurs occupations, leurs bébés portés dans les bras ou sur la hanche, comme elles ont l'habitude de le faire, aujourd'hui encore. Près d'une case, une femme est assisse (ou accroupie), une calebasse posée à côté d'elle. Des mortiers à céréales sont alignés dans un coin. Scène ordinaire que je reconnais.

Porte de grenier dogon
Les traditions de portes sculptées (portes de cases ou de grenier) ont longtemps existé (par exemple en Côte d'Ivoire, baoulé ou sénoufo, Mali, dogon). Sur la porte de grenier dogon, des histoires sont racontés, des mythes, des scènes de la vie quotidienne. Ici, des personnages sculptés parmi lesquelles on aperçoit des femmes qui pilent ou qui portent un récipient sur la tête. La disposition ainsi que le nombre des personnages par rangée, n'est certainement pas le fruit du hasard. Ici, sur la rangée inférieure, il y a sept personnages (complémentarité entre masculin et féminin ?)
Inv.H3727

entre Sacré et profane

En acceptant cette carte blanche, j'ai conscience que j'effectue une plongée dans l'espace et dans le temps et que je marche dans les ruelles d'un monde complexe. Entre le sacré et le profane, je continue mon chemin vers des objets qui pourraient être usuels, qui me sont si familiers : pagne, mortier et pilon, calebasse, épingles à cheveux, peigne de métier à tisser. Le Musée devient intérieur et je vais m'approprier quelques-uns de ces objets. J'interroge mes souvenirs et mes connaissances qui entrent en correspondance avec ces objets que j'ai choisis. Ce sont des parures ou objets que l'on porte sur soi (ou avec soi) que je croise et qui me regardent, qui me font remonter jusqu'à une civilisation millénaire : les Sao. Mais je sais que, souvent, les parures ne sont pas toujours des objets de beauté, qu'elles peuvent avoir d'autres fonctions : religieuses, rituelles, thérapeutiques ou protectrices. Et, dans mes souvenirs, aucun objet, appartenant aux cultures dont j'ai connaissance ou celles que je côtoie, ne se donne à saisir ou à voir dans toute sa simplicité ou sa matérialité : les statuettes, masques et autres objets sculptés ici exposés gardent leur dignité, profanes ou sacrés, ils s'entourent de secret et ne se livrent jamais au regard du premier venu…

« J'ignore tout de cette magnifique statue que je vois pour la première fois. Je n'ai rien vue de tel dans la statuaire et la culture dogon que les africanistes et d'autres chercheurs étudient depuis la première moitié du 20ème siècle. Imposante, à la fois anthropomorphe (féminine) et zoomorphe, comme un reptile ou un saurien, elle émerge de la terre ou de l'eau. Le poids du corps repose sur un socle sculpté de nommos (esprits des eaux) »

Legs de Betty Lesergent, 2013

Le Gu, masque facial féminin (Gouro) fait partie des trois masques primordiaux (Zaouli, Zamblé, Gu). Femme de Zamblé (ou fille selon certains récits) elle est belle et spirituelle. Intermédiaire entre deux mondes (surnaturel et humain) comme l'atteste son visage enduit d'argile rouge. Gu porte des scarifications rituelles visibles sur le front et les joues et danse au cours de cérémonies initiatiques. Le masque Gu dont j'ai connaissance porte de larges tresses et pas de cornes.
Inv. H.3459

Dans la statuaire Baoulé (Côte d'Ivoire), les blolos occupent une place à part qui renvoie à la conception du monde et à la place de l'homme et de la femme dans l'univers. L'être humain n'est jamais seul, ici-bas, il a un double quelque part, dans l'autre monde (blolo). Dès qu'un homme a des difficultés d'ordre relationnel, sexuel ou des problèmes de stérilité, un devin lui conseille de voir un sculpteur afin que ce dernier « descende » (sculpte) la conjointe ou amante de l'au-delà (blolo-bla, féminin, H 3442). S'il s'agit d'une femme, elle aura également son Blolo-bian (masculin) sculpté. Ces statuettes « vivent » dans la chambre à coucher.

La statuette représente les canons de beauté de la femme baoulé : cou droit avec quelques bourrelés, jambes rondes, bras robustes. Les chevilles, genoux, hanches, poitrine sont ornés de perles. Scarifications rituelles sur le visage et sur le corps. Elle sert d'intermédiaire entre les humains et les esprits. Près d'un devin, elle chasse les mauvais esprits, comme on le croit.

Elle fait partie de ces « êtres de bois » qui avaient une place de choix dans la vie quotidienne. Les temps changent, j'ignore si, avec la floraison des nouvelles religions, on y croit encore. Mais les traces matérielles (comme cette statuette) de croyances d'hier continuent de raconter notre propre histoire et d'enrichir nos imaginaires.
Inv. H378

La statue deble est l'une des plus connues dans la statuaire sénoufo (Côte d'Ivoire). Statue féminine, grande et robuste, aux larges épaules, aux bras décollés du corps, au buste droit. Statue (esprit) liée à la fois à la vie (fécondation, union etc) et à la mort. A la mort d'un ancien, les deble, souvent par paires (l'une ouvrant la procession l'autre la fermant), sortent du bois sacré, portées par des initiés qui martèlent le sol en procession jusqu'au domicile du défunt.
Inv.H3452

Dans la cosmogonie sénoufo, le calao est un oiseau qui fait partie des animaux mythiques (crocodile, serpent, tortue, caméléon, calao) créés par la déesse–mère au sixième jour de la création du monde.

J'ignore si celui-ci, à la crête stylisée, au long bec posé sur un ventre proéminant comme toutes les sculptures dites « calao », s'appelle vraiment calao. Il s'agit de l'oiseau mythique primordial, l'Oiseau, tout simplement. Sculpture protectrice des humains et de leurs communautés portée par des jeunes de la société initiatique du Poro. Intermédiaire entre le monde des vivants et celui des morts, il incarne des valeurs morales et intellectuelles (comme le silence, le courage et la détermination) et symbolise la fécondité.
Inv. H 3727

Autre culture, autre système de divination.

La religion et la cosmologie sénoufo me paraissent passionnantes. La féminité y occupe une place à part. Cette statuette féminine sénoufo est investie d'un « pouvoir ». Le pagne qui le recouvre, comme s'il devait être à l'abri des regards, le prouve. Elle fait partie des « Kafiguélédio », objets ptotecteurs qui servent dans la divination et les rituels d'envoûtement (ou désenvoûtement). Elle est liée aux forces chtoniennes et tente de répondre à des problèmes individuels ou familiaux. Inv. H3472

Les plateaux à offrandes, font partie des objets incontournables de la consultation de l'Ifa ou Fa (à la fois oracle, pratique de divination et divinité de la divination). La partie inférieure représente un personnage féminin. La sculpture de gauche est une mère nourricière de jumeaux. Le système de divination est lié à des chiffres et à des figures géométriques (position des noix de palme par exemple), signes que le devin doit interpréter pour l'individu ou la communauté qui vient le consulter.
Inv. H 961

Pagnes

En pays Dida, (Côte d'Ivoire), le raphia tissé existe, dans un tout autre esprit et une autre culture. Ce pagne ici exposé appartient à cet art royal Kuba, bien connu en République Démocratique du Congo. Art unique sans doute, en Afrique, qui inspire plus d'un peintre en Occident. Le travail du raphia est remarquable, les fibres sont tissées par les hommes. Les motifs, géométriques, sont brodés par les femmes. Le symbolisme utilisé est celui de chiffres et de figures propres. Rythme, régularité, symétrie, précision. Tissage de la patience. Ce N'tchak est un pagne féminin-les pagnes masculins sont plus longs et plus larges. Je constate que les motifs asymétriques et irréguliers ne ressemblent à aucun des motifs que j'ai pu voir sur d'autres pagnes provenant de la même tradition.

Parures, Ornements

Signalons d'abord l'omniprésence du personnage sans lequel certaines civilisations aujourd'hui disparues, comme les Sao, n'auraient pas eu d'existence matérielle. L'artisan : forgeron, potier, bijoutier… Ce métier suppose le contact avec la matière, les métaux, les quatre éléments. Démiurge créateur d'outils, d'ornements, de parures, d'objets usuels ou rituels, il manipule des forces plus ou moins mystérieuses. Le bijoutier moderne, dans les villes africaines, apprend son métier, répète des gestes, crée de très beaux bijoux, mais je me demande s'il n'a pas perdu de son mystère, même si les objets qu'ils créent continuent de jouer, aujourd'hui encore, une fonction de protection.

L'initié qui utilise la technique de la cire perdue ou d'autres techniques que lui enseignent les esprits avec lesquels il entre en contact est un artiste. Il crée des formes multiples : la divinité qui l'habite lui dicte les règles à suivre. Il utilise le fer, le cuivre, l'argent, l'or, l'étain et des alliages de métaux. Il ne travaille pas seulement pour la beauté des formes et la précision des détails. Il joue le rôle d'un guérisseur et d'un protecteur. De ce point de vue, les philosophes grecs, Platon et Aristote, qui n'avaient pas une haute idée du travail manuel et du contact avec la matière, ont sans doute oublié que les preuves matérielles des cultures et des civilisations existent. Les torques, chevillières, jambières, bracelets, bagues, ou labrets soignent des maladies ou protègent des mauvais esprits. L'artiste démiurge, à l'instar d'une femme, donne vie et prend soin de la vie. Il sait à quel moment il faut porter les ornements, rarement de simples ornements, comme ici les bracelets baoulés en alliage cuivreux (2008. 8 . 6 et 7). Il sait aussi qui les porte : femme, homme, enfant ; et sur quelle partie du corps.

Certains ornements aux formes rondes, comme le collier en laiton (Gabon, H4152), traversent le temps et l'espace, même si les fonctions et les origines diffèrent. D'autres, reconnaissables parmi mille autres, restent liés à telle culture, à tel rituel comme l'anneau de cheville des femmes Kenga (Tchad, H4371) ou encore l'ornement de cheville Guerzé (Guinée) ou ceux des femmes (ou hommes) Sénoufos (Côte d'Ivoire) en forme de pirogue, avec, sur les rebords, des animaux mythiques sculptés.

L'anneau de cheville (kpere ou nga ngbli) des femmes baoulé (Côte d'Ivoire) aux lignes pures, avec une fente sur le côté et l'anneau de cheville des Lagunaires (sud Côte d'Ivoire), l'un et l'autre en alliage cuivreux, montrent à quel point chaque ornement a son identité propre, dans le même pays, d'une région à l'autre, d'une culture à l'autre et à l'intérieur d'une même culture. Je regarde ces anneaux aux formes indépassables, et je me dis : quelle richesse ! La culture : ce qui reste quand passent les humains, ce qu'on n'oublie pas. Le témoignage des métaux transformés par le savoir-faire des Hommes. Seulement, les ornements et parures instruisent de manière vivante quant à leurs fonctions rituelles, protectrices, sociales ou esthétiques quand ils sont portés sur des corps de femmes, d'hommes ou d'enfants.

Et non pas simplement exposés…

Peignes et épingles

Des peignes sculptés en bois, objets usuels et œuvres d'art. Il peut avoir de nombreuses « dents », longues d'un côté, courtes avec un manche sculpté au milieu ou être très fonctionnel, avoir six « dents » d'un seul côté et représenter la forme d'un personnage féminin (peigne de Côte d'Ivoire).

Le peigne en bois, symbole de patience féminine. Car il faut de la patience et de la détermination pour peigner des cheveux crépus, y tracer des lignes droites ou courbes, rassembler, séparer, ordonner et composer une coiffure comme on compose un morceau de musique.

« Beauté de l'épingle à cheveux de Somalie. Le manche, sculpté à plat, a la forme d'un personnage qui porte des échasses. Rien de comparable avec ce que j'ai pu voir en Afrique de l'Ouest. Inv.H.1827 »

Toutes les épingles ne se ressemblent pas. Des épingles à cheveux, il en faut pour maintenir en place l'architecture d'une coiffure féminine, mais aussi les divers objets de protection (contre le mauvais œil mais aussi philtre d'amour ou de fécondité) portés sur la tête, entre les cheveux. L'épingle en os du Congo a la forme épurée d'un clou dont j'ignore l'usage précis.
Inv.H10

Parures SAO

Des voyageurs arabes du 14ème siècle mentionnaient déjà l'existence des Sao, confirmée au 19e siècle par les récits d'explorateurs (Heinrich Barth, par exemple). Les parures Sao nous racontent l'histoire d'une civilisation florissante disparue. Resta le mythe de ceux qui enterraient leurs morts dans des jarres. Les fouilles archéologiques entreprises au début du 20e siècle et ceux qui furent effectuées plus tard (notamment par Françoise Claustre-bien connue pour avoir été otage des rebelles Toubou) mirent au jour la richesse du savoir-faire des Sao dont les descendants vivent aujourd'hui au Nord du Nigéria, au Tchad et au Cameroun. Les parures exposées sont remarquables par la variété des formes et des matériaux utilisés. Me frappent également ces magnifiques labrets, ornements féminins qui obligent les femmes à garder closes les portes du silence.

« Me frappent également ces magnifiques labrets, ornements féminins qui obligent les femmes à garder closes les portes du silence. »

« Il existe des instruments de musique inattendus. Ici, j'en ai trouvés quelques-uns : un mortier et son pilon, une calebasse, un peigne de métier à tisser et, bien sûr, le balafon qui me rappelle quelques souvenirs d'enfance... »

Peigne de tisserand
Si le pagne est langage, le métier à tisser est l'instrument qui codifie ce langage, puisqu'il rassemble et tisse les fils ensemble. Il compose une musique particulière avec la navette qui va et vient entre les fils à tisser. Le peigne à tisser qui me fait rêver prolonge la main du tisserand. À ne pas oublier : ce sont les femmes qui filent le coton et d'autres fibres végétales.

Legs de Betty Lesergent, 2013

Ainsi, l'exposition pourrait être un leurre : certains objets, arrachés au monde qui les protégeait, devraient rester cachés au regard de ceux qui en savent si peu ou n'en savent rien.

Les objets nous apprennent que le temps passe, que les cultures et traditions évoluent, que les identités se recomposent ou se métamorphosent.

Et je ne suis pas sûre d'avoir pu dire ce que j'aurais pu dire, mais mieux vaut garder les portes du silence…

Ce catalogue a été réalisé à l'occasion de la carte blanche donnée à Tanella Boni autour du féminin et de la féminité dans les collections africaines du muséum de La Rochelle entre le 26 octobre 2013 et le 30 mars 2014.

Tanella Boni est une philosophe, romancière, poète, nouvelliste et critique.

Elle est l'auteur de nombreux ouvrages dont le plus célèbre *Matins de couvre-feu* aux éditions de Serpent à plumes a été couronné par le prix Ahmadou Kourouma en 2005.